

# Une langue miroir

Marc Pautrel

J'ignorais alors que je savais écrire. J'ai un souvenir étonnamment clair de cette salle de classe et je suis certain que la scène se déroule là : dans la classe des CE2.

J'apprends beaucoup de choses dans cette salle, une quantité de mots, reliés chacun à un objet. Il y a des bateaux, paquebots, méthaniers, pétroliers ; des montagnes, pics, arêtes, aiguilles ; des avions et des hélicoptères, caravelle, alouette et concorde. Les mots sont mes seuls amis, je les collectionne, chaque nouveau mot appris pendant la classe revêt un visage unique, que je suis seul à voir, un visage que le mot n'arborera que lorsqu'il saura que je le regarde. Le langage est une chose naturelle, un réflexe comme la respiration, et je pense alors que tout le monde est comme moi.

D'abord, un premier matin, au retour des vacances d'hiver, la maîtresse nous demande d'écrire avec nos mots ce que chacun a fait pendant ces deux semaines de vacances. Nous avons le droit, exceptionnellement, d'écrire sur notre cahier d'autres mots que ceux dictés par la maîtresse. Je le fais, c'est tellement facile. La maîtresse examine les cahiers un à un, quand elle arrive

à moi elle dit juste que c'est bien et elle passe au suivant.

Ensuite, un second matin quelques semaines plus tard, la maîtresse nous demande de nous exercer au travail des grands, de faire une "rédaction" comme eux, mais plus petite, seulement dix lignes. Nous pouvons parler de ce que nous voulons. Ce que vous avez le plus envie d'écrire, vous l'écrivez, dit la maîtresse. Les autres élèves se regardent, embarrassés, inquiets. Moi je réfléchis, je ne sais pas de quoi parler. La maîtresse dit encore : vous pouvez aussi raconter un souvenir. Mais moi, ma vie ne m'intéresse pas, ce que j'ai déjà vécu, je m'en moque, ce qui m'attire c'est ce que je n'ai encore jamais vécu. Je ferme les yeux. Je vais décrire mon sentiment de l'instant.

Je déteste cette maîtresse, c'est une femme violente, cruelle, c'est une religieuse, toute cette école est religieuse. J'aime venir ici pour apprendre mais je sais aussi qu'il existe sans doute quelque part le même endroit en mieux, un autre endroit où j'aurais dû me trouver si j'avais eu plus de chance. J'écris ma petite rédaction de dix lignes.

Au bout d'une demi-heure, la maîtresse demande à chacun de se lever et lire aux autres son travail. J'ai décrit un cimetière au clair de lune : ombres longues, pierres tombales et crucifix, grands arbres, silence des morts mais petits cris du hibou, aucune autre explication, cette scène-là et rien d'autre : les tombes, la nuit. Quand mon tour arrive, je me lève et je lis ma rédaction.

Les autres élèves ouvrent de grands yeux en m'écoutant puis se mettent à chuchoter entre eux. La maîtresse ne dit pas un mot et donne la parole au sui-

vant. Quand la classe se termine, presque tous mes camarades, y compris ceux qui ne m'aiment pas, viennent me féliciter et me dire que ce que j'ai rédigé est incroyable, que j'écris comme dans un livre. La maîtresse s'en mêle et affirme que je n'ai pas respecté les règles de l'exercice, et je perçois chez elle comme un dégoût pour moi. Ne l'écoute pas, ce que tu as lu est très beau, me dit la plus belle des élèves, celle dont tout le monde est amoureux. À l'âge de 8 ans, je découvre que lorsque j'écris en concentrant tous mes efforts, les autres éprouvent ensuite à ma lecture un sentiment proche du mien lors de l'écriture. J'écris d'une façon anormale et avec une sincérité que je ne contrôle pas, j'ai dans la bouche une langue miroir.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Tribune publiée dans la lettre mensuelle des Éditions Atelier In8, mars 2009.